



RICHARD MORGIÈVE
UNITED COLORS
OF CRIME

ROMAN

carnetsnord | éditions
montparnasse

Extrait de la publication

United Colors of Crime

DU MÊME AUTEUR

- Mouton*, Carnets Nord, 2010
Cheval, Denoël, 2009
Miracles et légendes de mon pays en guerre, Denoël, 2009
Vertig, Denoël, 2005 (Prix Wepler)
Mondial cafard, Joëlle Losfeld, 2005
Full of love, Denoël, 2004
Ce que Dieu et les anges, Pauvert, 2002
Mon petit garçon, Joëlle Losfeld, 2002
La demoiselle aux crottes de nez, Joëlle Losfeld, 2001
Deux mille capotes à l'heure, Pauvert, 2001
Ma vie folle, Pauvert, 2000 (Mention du Prix Wepler)
Ton corps, Pauvert, 2000
Bébé-Jo, Joëlle Losfeld, 2000
Tout un oiseau, Pauvert, 2000
Legarçon, Calmann-Lévy, 1997
Mon beau Jacky, Calmann-Lévy, 1996
Sex Vox Dominam, Calmann-Lévy, 1995
Cueille le jour, Robert Laffont, 1994
Andrée, Robert Laffont, 1993
Fausto, Seghers, 1990 ; Robert Laffont, 1993 (Prix Point de mire, prix Joseph Delteil)
Un petit homme de dos, Joëlle Losfeld, 1995 (Prix du salon du livre d'histoire de la ville de Courbevoie)
Des femmes et des boulons, Ramsay, 1987
Gare indienne de la paix, Engrenage, 1984
Sympathies pour le diable, Sanguine & Albin Michel, 1983
Chrysler 66, Sanguine & Albin Michel, 1982
Branqu'à part, Sanguine, 1981
Allez les verts, Sanguine, 1980

Richard Morgiève

United Colors of Crime

carnets**nord**

À mon oncle Ryszard Morgiewicz

© Carnets Nord, 2012
12, villa Cœur-de-Vey, 75014 Paris
www.carnetsnord.fr
ISBN : 978-2-35536-127-2

« I know that my redeemer liveth

Why Susie, please stay –
A centripetal bird
That's threading the maze
In the chowdown space

May prop up your stool
Of slitted sticks
Or her black parted beak
Turn your red rash pink. »

Harry Mathews

« Dans une petite automobile cahotante qui grignote son chemin à travers la nuit, je vois une jeune épouse pelotonnée dans son manteau noir. Elle apprend à croire que l'amour lui tiendra lieu de tout. »

Marie Chaix,
Les silences ou la vie d'une femme

« C'est par amour pour eux, c'est simple comme la foi. »

Alice Massat, *Le Code civil*

Une bête s'arrête, effarée par cette chose de lumière qui la cloue sur la route en terre. Chaim ne connaît pas le nom des bêtes en anglais mais celui du fric et de la mort oui. Il ralentit, éteint les phares. Les rallume, la bête s'enfuit dans le ciel bleu qui tombe de partout sur la poussière.

Chaim est fatigué. Il a quitté New York lundi, aux premières heures de l'aube, dans la Fleetwood de Bobby. Il l'a abandonnée à Youngstown. Il a marché, pris un taxi et puis un car pour Colombus, un autre pour Indianapolis, Saint Louis, Jefferson. Là, mercredi après-midi, il a acheté six chemises blanches, un rasoir, une brosse à dents, un sac de sport en cuir et toile marron, une Buick Roadmaster 48, noire. Springfield, Oklahoma City, Vernon, Lubbock, Amarillo, Roswell, Hobbs, Eunice, Jal. Pas la ligne droite, c'est la trajectoire de la balle dans le dos. Des zigzags pour brouiller sa trace, mettre mat les échos radar. Quelques arrêts pour les pleins, manger, remplir le thermos de café. Ça lui plaît de conduire, il se sent libre. Il aime l'odeur des moteurs, des habitacles, le tableau de bord, les aiguilles des compteurs, les boutons. Les voitures vivent et meurent comme les hommes.

Toute une journée accablante et maintenant que le soleil baisse sa bannière, il abandonne sur la scène un torpeur hostile, sans promesse d'humidité, sans aucune promesse d'ailleurs. Pas la bonne latitude pour les missionnaires. Le Nouveau-Mexique laissé en arrière, la radio se met à grésiller. Elle ne veut

plus capter les signes de la civilisation. Comme lui, Chaim. Il va vers le Mexique, par le cul du Texas pour éviter la foule. Après Monahans, il croise un Indien en costume à carreaux qui court, menotté à la portière d'une Ford rouillée. Le ciel est rouge, écrasant. Chaim a conscience de s'enfoncer dans le corps d'une histoire crépusculaire, un monde dont il ne soupçonnait pas l'existence.

Depuis le Pécos, il roule sur une piste, ça fait une demi-heure. Parfois un cahot vient apporter de la réalité au cheminement de la voiture, ou c'est un chevalet de pompage, un *pumpjack* (le pétrole partout à flots). Chaim a le sentiment de rouler sur le pont d'un gigantesque porte-avions échoué sur les fonds d'une mer asséchée, engloutie. La lune se débarrasse de son masque de nuages, elle plane au-dessus de la citadelle de pierre qui domine l'horizon et le flanc gauche du plateau.

Sur le mur d'une ruine qui surgit, on a peint : « LA BOMBE SUR TOUS LES RATS ROUGES. » Chaim ne pensait pas que la guerre froide viendrait jusqu'ici. Mais ils ont inventé un nouveau type de conflit. Les nazis sont passés à côté, trop *romantiques*. Ils ne pouvaient pas imaginer un quelconque équilibre, en rien, et surtout pas dans la terre. Il consulte la jauge d'essence, freine, recule. Pour s'arrêter à côté de quelque chose, se soustraire au vide. Une étoile filante s'éteint à l'ouest, sans drame, sans discours. La beauté du monde est à la portée de tous. Chaim stoppe. Autrefois quelqu'un s'était accroché là, dans ce désert, sans se demander si c'était absurde.

Chaim coupe le contact, sort de la Buick, laisse la portière ouverte. Il s'en veut d'être parfumé, ça lui rappelle qu'il n'est qu'un garçon de mauvaise vie. Il relève le col de son veston gris. Tout le temps l'homme va empiéter avec son histoire dans celle d'un autre, et dès qu'il y a un mur il vient pisser dessus... Ce qu'il fait. Le moteur refroidit en craquant. Chaim ouvre la malle arrière. Il va vider les deux jerrycans dans le réservoir, ça lui suffira pour atteindre Fort Stockton. Il se douchera, une chemise blanche, un repas chaud, des cigarettes. Il essaiera de trouver

une édition nationale pour savoir où tout ça en est, à quelle page. Il remontera en voiture, la frontière, et salut.

Chaim s'empare d'un des jerrycans et commence à verser l'essence dans le réservoir, il se souvient d'une putain qui faisait semblant de jouir avec le même glouglou. C'était il y a bien longtemps, avant la guerre, à Brême. En Europe la guerre a été perdue par tant de dizaines de millions d'êtres que les souvenirs ne rencontrent que des cimetières. Pas dans ce pays, ici le souvenir n'a pas encore coûté trop cher, ça viendra peut-être. Quelques bombes, une invasion, un siècle de servitude. Mais l'humanité a besoin d'un Eldorado, d'une façon de vivre, d'un idéal simple, même à crédit. Et c'est ici, dans ce pays, que l'homme peut encore rêver, marcher tout droit et un jour poser son sac, construire sa maison. Chaim, lui, ne cesse pas de s'en aller, il n'a pas de lieu, pas de patrie à la semelle de ses chaussures. Il ne veut plus se faire avoir. Par l'idée de famille d'abord, de clan. De patrie. De devoir, sans parler de l'amour.

Chaim pense qu'il est arrivé au bout, à trente et un ans il ne peut plus continuer, sous quelle identité ? Il est déjà mort, à Monte Cassino. Il ne s'appelait pas Chaim Chlebek mais Ryszard Morgiewicz. Chaim Chlebek gisait décapité dans un trou d'obus. Il lui a pris sa vie, son futur, son nom. En échange il lui a laissé le sien pour toujours, et pour toujours il est enterré là-bas, avec les morts du 2^e corps polonais. Un nom contre un autre, c'est simple. Un peu simple, un peu facile. Chaim a vécu de facilités dans une époque violente où il était admissible de ne faire que vivre et survivre et de s'y employer sans autre préoccupation. Il lui vient aux lèvres quelques paroles d'une chanson qu'il croyait avoir oubliée, *Czerwone maki na Monte Cassino* :

« Passeront des siècles et des années,
Laisant des traces des anciens jours
Et seulement les coquelicots de Mont Cassin
Seront plus rouges car ils pousseront du sang polonais... »

Chaim referme la malle arrière. Il est saisi par la fatigue et un certain dégoût de lui-même. Il s'installe au volant, met le contact. Le moteur démarre avec ce bruit particulier des V8, rassurant, tranquille (fait pour essaimer « le rêve américain » partout où l'automobile peut venir réclamer ses droits, *dixit* un journaliste rencontré au Pete's Bar à l'heure où tout le monde dit n'importe quoi). Au lieu de braquer pour revenir sur la piste, Chaim recule, gare la Buick derrière la ruine. Il va dormir. Il oubliera sa fatigue et le reste. Il se tourne distraitemment vers le journal posé sur la banquette à sa droite et regarde la photo d'un homme qui sourit en levant les bras en signe de victoire : « BONFIGLIO BIAGI, DIT BOBBY 5 AS, ABATTU AVEC SES DEUX GARDES DU CORPS. »

Chaim se laisse aller en arrière, il connaît par cœur le début de l'article : « Alors qu'il sortait par une porte dérobée du Downbeat, un club de jazz de la 52^e rue, Bonfiglio Biagi, qui avait la mainmise sur le racket dans le Bronx et dans une partie de Manhattan, a été abattu, comme ses gardes du corps. Le tueur a pris la fuite dans la Cadillac du caïd. » L'article est en page trois. Le journaliste ne dit pas que le tueur est ambidextre, qu'il a tiré avec deux Walther P38. Le journaliste ne dit pas non plus pourquoi Bobby s'est fait tuer. Il émet l'hypothèse que c'est un épisode de plus de la guerre des gangs. Quelle guerre des gangs ? Tout le monde s'entend bien dans le milieu, chacun a sa place, sa part, son rang. Celui qui a tué Bobby 5 As est désormais recherché par le FBI mais surtout par la mafia. La mafia est assise à l'extrême droite de l'Oncle Sam. La mafia n'aime pas les rouges, la mafia donne du fric à McCarthy, à toutes ses associations en carton-pâte, *La croisade pour la liberté*, *Le comité pour une Europe libre*, et cetera. La mafia sait tout, voit tout. La mafia connaît celui qui a tué Bobby, pas le FBI.

Chaim ouvre son porte-cigarettes en vulgaire métal brossé, mais doublé d'or, lit ce qui est gravé à l'intérieur en anglais :

« À Chaim Chlebek qui m'a sauvé la vie, Lucky. »

On veut vivre par désespoir de mourir, c'est peut-être la réponse. Même si on choisit de s'offrir la mort, c'est par une sorte de besoin de vie affreux et dévoyé. Chaim ne juge pas les hommes qui se tuent, ni ceux qui tuent. Il saisit une Philip Morris comme on répond à une question à la place d'une autre et referme le porte-cigarettes en se disant qu'il devrait s'en séparer ; il le rattache à une histoire qu'il fuit. Chez les *mafiosi*, le porte-cigarettes est célèbre, c'est son blason, les lettres de noblesse de Chaim. Il a sauvé Lucky Luciano, le patron du syndicat du crime. Il a tué ceux qui voulaient tuer le *capo di tutti capi*, le chef de tous les chefs. Il était intouchable mais maintenant qu'il a abattu Bobby 5 As, c'est autre chose. Interdit de séjour aux USA, Lucky Luciano vit à Naples, c'est loin. Frank Costello¹, le protecteur de Chaim par intérim, a des ennuis. Estes Kefauver, sénateur du Tennessee, a décidé d'enquêter sur le rôle du crime organisé aux États-Unis. Grosse pression. Costello a des crises de panique. Il va chez un psychiatre, ça fait jaser. Vito Genovese, le numéro deux à New York, sera trop content de demander la peau de Chaim, juste pour s'opposer au clan Luciano, défier Costello en mauvaise posture et préparer son ascension sur le trône.

Chaim s'en veut de rabâcher ses ennuis. Il n'avait qu'à réfléchir, mais au fond il se sent libéré, presque neuf, la mafia jour et nuit depuis... cinq ans ! Au début, en Italie, c'était une sorte de prolongation de la guerre. Un camp de vacances pour psychopathes. Des meurtres ouï, mais au soleil. Dès son arrivée à New York, il avait compris que c'était fini. Dorénavant, il faisait partie du syndicat du crime. C'était une fonction, un travail, l'âge adulte.

Derrière le pare-brise, le désert semble le guetter. Chaim pense que la nature n'est pas forcément indifférente, et si elle l'attirait à elle, le ramenait à un état qu'il n'a pas connu, un état premier ? Il ne s'est jamais senti autant civilisé qu'ici à cette heure. Il se rappelle ce professeur rencontré une nuit au San Remo, il parlait français comme Chaim. L'homme lui avait confié que, plus jeune, il voulait écrire. Il s'était persuadé qu'il devait

1. Surnommé « le premier ministre de la pègre ».

connaître le nom de tous les arbres, de toutes les fleurs, de toutes les choses... Il n'était pas devenu romancier.

Ce qui est valable pour un poète l'est pour tout homme, pense Chaim. L'homme qui veut vivre dans un pays doit savoir le nom de l'arbre qui le protège de son ombre.

Le professeur rencontré au San Remo lui avait demandé pour quoi il parlait aussi bien français. Chaim lui avait répondu que c'était la langue de la Déclaration des droits de l'homme. Trop éméché pour se taire, il avait ajouté que *celui dont il portait le nom* travaillait en France avant la guerre, qu'il avait combattu avec le 2^e corps polonais pour vaincre les nazis et libérer la France, qui était sa patrie, là où il espérait fonder une famille. Chaim s'était tu, le professeur l'avait regardé comme s'il avait compris son secret, alors Chaim avait dit : « Je parle français à sa place. »

Chaim se retourne pour contempler le sac de sport sur la banquette, un modèle pour tout le monde, pratique et anodin. Il suffit de l'ouvrir pour changer de point de vue. Comprendre que personne n'assurerait Chaim sur la vie, pas même pour traverser la rue. On ne peut pas tuer un *capo* et partir avec le fric de la famille. La mafia ne peut pas se permettre ce genre de publicité. Il n'y aura pas de procès, Chaim ne pourra pas s'expliquer, dire qu'il ne savait pas que Bobby sortirait du Downbeat avec deux cent quinze mille dollars. Chaim ne pourra pas expliquer qu'il l'a tué parce que Bobby avait lancé un contrat sur lui et que trois heures auparavant il avait réchappé au costume en bois... Il sortait de « Chez Vincenzo », les meilleurs *antipasti* de Little Italy. Il marchait tranquillement, sans arme sur lui. C'était son quartier et pour lui la Bowery était aussi sûre que Park Avenue pour d'autres. Il traversait le carrefour de Arthur avenue et de la 188^e rue, lorsqu'il a vu démarrer la Plymouth. Il a reconnu le style de la Murder Inc, après tout c'est Lucky qui l'a inventé : il y avait forcément un tireur à l'arrière avec sa Tommy gun¹, sa

1. Mitraillette Thompson.

Chicago Typewriter réglementaire et un chargeur de trente balles. Un bel enterrement en perspective.

Chaim s'est élancé. Il a crié à Damiano, l'aveugle à l'accordéon, de se coucher au sol. Il a sauté par-dessus une palissade. Des pare-brise ont volé en éclats, Damiano s'est écroulé. Ses mains ont joué leurs dernières notes avec nostalgie. C'était un homme gentil qui donnait à manger aux moineaux.

Arrivé chez lui, Belmont avenue, la peur est venue réclamer son dû. Chaim s'est mis à trembler. Il a pissé, bu un verre d'eau. Il a mis la radio, s'est assis dans la cuisine, les bras sur la table, inerte. Ici il n'avait jamais mangé, tout était neuf et inutile. C'était absurde. Il se disait : « Je vis une nouvelle fois, je vis encore. Ça n'en finira jamais ? » La colère a balayé ce sentiment d'apitoiement.

Loretta l'avait laissé pour Bobby, Bobby voulait faire le ménage. Il était gros, il était bête, il était vulgaire, il serait bientôt mort.

Chaim a quitté la cuisine, changé de costume, empoché les sept mille dollars qu'il cachait sous une lame de parquet. Il s'est contemplé dans la glace de l'entrée. Il a dédié tous ses échecs passés et à venir à sa beauté, en souriant à son reflet. Tous deux étaient taillés pour le néant, dans la même pièce de vie. Dans la même beauté malade, gavée d'elle-même. Chaim a pris ses deux Walther P38, l'un dans sa ceinture, l'autre dans la poche de son veston. L'existence, il faut la boire comme on vous la sert, amère dans un bol ou douce et suave dans la bouche des femmes faciles.

Pas le temps de voler une voiture, Chaim avait trop besoin de se livrer à sa rage. Il est monté dans sa Nash-Healey verte, toute neuve, pour rester jeune et européen. Slalomer entre les voitures, les cheveux au vent, la cigarette aux lèvres. Surtout pas ressembler aux autres, avec leurs limousines. En démarrant, il a vu un gosse qui rôdait, sûrement chassé de la chambre par ses parents

en rut. Il l'a appelé en tendant un billet de dix. Le gosse l'a regardé avec méfiance. Chaim lui a dit en italien d'aller mettre un cierge pour lui à Saint-Patrick. Un peu plus loin, ça l'a fait rire. La probabilité que le gosse aille faire brûler un cierge était quasiment nulle.

Quand Bobby et ses gardes du corps sont apparus en haut de l'escalier, blafards, comme déjà morts, découpant leurs ombres sur le mur de briques, Chaim a tiré des deux mains : deux canons, deux détentes, la mort à gogo au prix de l'aller simple. Ils sont tombés presque en même temps. Bobby a dégringolé les marches jusqu'en bas, c'était le plus lourd. Sa main molle et sans force s'est séparée de la poignée de sa serviette en crocodile, qui a laissé échapper une liasse de billets verts... Tout argent est bon à prendre, disait Stefan, son frère. Chaim a ramassé les dollars, la serviette ouverte. Il y avait de quoi fuir loin, très loin. Un camion s'était garé sur la chaussée et l'empêchait de monter dans sa Nash qui démarrait pourtant si bien, si sec. Le chauffeur terrifié levait les bras, reculait, et s'est enfui. Alors Chaim s'est embarqué dans la Cadillac de Bobby, avec l'argent et les flingues.

Ils sont là, à portée de main. Prêts à l'emploi. L'un dans sa poche, l'autre sous la boîte à gants. Pas le temps de s'arrêter chez un armurier pour acheter des munitions. Quant à sa Nash, elle est déjà volée, c'est un autre que lui qui la pilote, *l'air détendu*.

Chaim ramène ses cheveux en arrière, les femmes aiment ça. Pour lui il y a toujours une femme, même là, dans la Buick. Il veut se regarder dans le rétroviseur. Un rapace gris vient se poser sur le capot et le dévisage avec acuité, comme une sorte de reflet en colère, défiguré. Chaim baisse les yeux. Lorsqu'il les relève, l'oiseau s'envole, furtif, bas et lourd, comme s'il voulait se mêler à la poussière, devenir cendres de son vivant. Chaim a l'impression qu'il vole à la place de l'oiseau, s'élève dans le ciel, débarassé enfin de son état d'homme. C'est ainsi qu'il s'endort, sombre, sur la banquette.

Les rats viennent souvent dans les rêves de Chaim, innombrables, comme pour lui interdire de boire aux sources. Ils le contemplent comme des gargouilles vivantes, lui parlent. Il ne sait pas ce qu'ils disent, il sait qu'ils sont là pour le juger. Ils lui reprochent d'avoir pris le nom d'un mort, d'avoir volé et tué tout au long de son existence, et ceux qu'il a tués viennent à leur tour le dévisager. Chaim sait où sont les portes de l'enfer.

Là, dans la Buick, il ne rêve pas des rats. Pour la millième fois, il voit les papillons brodés frémir sur le velours bleu. Des deux mains comme toujours, il tire dans le rideau qui se met à saigner. Un homme puis un autre arrachent le rideau, s'écroulent dans le salon de coiffure de la via Firenze, lâchent leurs Schmeisser qui vident leurs chargeurs au plafond. Lucky se redresse calmement, comme s'il ne venait pas d'échapper aux tueurs envoyés par Don Calo. Il époussette son costume saupoudré de plâtre, regarde Chaim et lui dit : « Pourquoi tu as tué ce con de Bobby ? Si t'avais pas bougé, c'est lui qui ramassait. » Dans son sommeil, couché sur la banquette avant, Chaim entend un bruit étrange, un cheval qui hennit ? Il fronce les sourcils et remonte sa mèche. Des bruits de pas, des types qui viennent ? Attention mon petit vieux faut revenir sur terre, sortir du sommeil.

Les portières s'ouvrent, déclenchant le plafonnier. Sale réveil ! Il veut se redresser, un canon de fusil s'appuie contre sa tempe gauche. En mauvais anglais, on lui dit : « Hello, muchacho, moi c'est Pepe, Pepe-le-beau-gosse, *Guapo*, *Chico Guapo*... Et lui,

c'est Ramone, Ramone-le-baiseur ! Tu veux mourir, gringo ? Dis, tu veux mourir ? Si tu bouges, boum, c'est fait. »

Merde, il va se la fermer ! Il ne va quand même pas se faire baiser par des ploucs qu'il ne voit même pas et qui se prennent pour des caïds. Pas se faire coincer comme ça, lui ! Chaim regarde le Walther P38, sous la boîte à gants et retenu par de l'adhésif, comment l'atteindre ? Quant à l'autre, il est dans la poche gauche de son veston, il le sent sous son avant-bras. L'affaire est mal engagée. À force de mourir, se dit-il, je vais finir par y arriver. Il entend, à l'arrière, le glissement du sac de sport sur la banquette, Ramone-le-baiseur est en train de le soulever. Il va l'ouvrir et sous les chemises blanches, il va trouver le fric. Qu'est-ce qu'il va faire ? Partager ou pas ? Chaim se tient prêt, il imagine les types, leurs gestes, pour pouvoir anticiper. Il lui faut trois secondes d'inattention. Trois secondes pour vivre...

Pepe-le-beau-gosse est maigre. Le visage rouge attaqué par le psoriasis, les yeux trop blancs. Un tic lui fait cligner les paupières.

– T’as trouvé quelque chose, Ramone ? demande-t-il.

Ramone marmonne « de pas faire chier ». Il fouille dans le sac de l’Américain, écarte les chemises, découvre les dollars. Des dizaines et des dizaines de liasses. La Vierge lui tend la main pour changer de vie, porter de la soie et sentir bon.

– Tu dors, Ramone, dit Pepe en remontant son béret sur son crâne pelé. Y a quoi dans ce sac, de l’or ?

– Un sacré paquet de fric, dit Chaim, et il le veut pour lui.

Pepe tressaille. Ramone s’empare de son Colt 38 Super Auto, posé sur la banquette. Pepe sent venir le danger. Il lève le canon de son Remington 870. Chaim plonge sa main gauche dans la poche de sa veste, empoigne la crosse de son Walther.

Ramone-le-baiseur tire deux fois sur son *compañero*, à bout portant. Mortellement blessé, Pepe culbute à la renverse et presse par réflexe la détente de son fusil. La cartouche de 12 éclate au niveau du réservoir de la Buick qui prend feu.

Chaim appuie à répétition sur la détente de son arme, balance la sauce à travers la banquette. Ramone encaisse dans la cuisse et

le ventre. Surpris, il soupire tristement. Lâche son arme, culbute en arrière. Chaim tourne sur lui-même, s’empare de son Walther fixé sous la planche de bord, se jette hors de l’habitacle.

La Buick s’embrase. Pepe-le-beau-gosse flambe comme une cocotte en papier. Ramone-le-baiseur se relève, tente de s’échapper avec le sac plein de destin. Chaim contourne le capot de la voiture, tend le bras gauche, appuyé sur la détente. Le percuteur claque à vide. Ramone se retourne et distingue la silhouette de la mort. Il pivote et tente de s’en sortir, implore la Vierge. De la main droite, Chaim vise, tire avec son autre Walther. Touché dans le dos, Ramone est projeté en avant. Face dans la poussière, il se confond à son ombre, la mère des derniers souffles des gueux. Chaim s’approche, se baisse. Le type ne veut pas lâcher la poignée du sac, tous ses espoirs. Chaim lui casse les doigts, se relève. Un cheval, affolé par la lueur des flammes, se dresse sur ses sabots arrière en hennissant.

Chaim n’a monté que quelques fois dans sa vie et repousse l’idée d’essayer là. Il réfléchit, mais réfléchir à quoi ? Il faut qu’il rejoigne Fort Stockton, à pied. C’est possible, et c’est la seule solution. Il entend un bruit lointain... Des chevaux, les deux pauvres idiots n’étaient pas seuls. Les autres rapploient. Chaim est perdu pendant quelques secondes. Découragé. Et puis la colère vient et le pousse à agir. Il n’est pas mort. Il va traverser cette sorte de plaine et dès les premiers contreforts, il sera à l’abri. Il attendra le jour.

Les flammes montent haut, la Buick semble fondre. Ça pue le caoutchouc et la viande grillée. Chaim avise la bouche d’un four extérieur, à moitié écroulé. Il y glisse le sac de sport, fait basculer des pierres, masquant l’orifice. Ça suffira. Pas besoin d’une pyramide, il ne veut pas défier le temps mais la mort. Il a besoin d’avoir les mains libres pour vivre. Il se met à courir. Sur lui, il a plus de cinq mille dollars. De quoi se racheter une Nash-Healey et quelques costumes anglais. Il reviendra chercher le fric. Pour l’heure il faut sauver sa peau. Il s’élance. Le ciel est immense, plus haut que partout ailleurs. Plus haut, plus vaste.

Je tiens à remercier mon ami Ralph Schoolcraft III, professeur de français à l'Université Texas A&M. Sans lui, sans son aide, ses conseils, son amitié si généreuse, je n'aurais pas pu écrire ce livre. Je tiens aussi à remercier Josué V. Harari, pour son soutien sans condition, et pour ses bordaux aussi. À mon ami de toujours, François Gladel, je dis merci pour tout et bonne chance. Sans Florence Robert, qui m'a suivi mot à mot pendant des mois et des mois, cette histoire n'aurait jamais trouvé sa voix pour la raconter et je la remercie comme je remercie Renaud Delourme qui a eu envie de voir ce livre s'écrire, a su faire le choix du mystère.

Enfin je remercie Florabelle Rouyer pour son aide et le Centre national du livre qui m'a octroyé une bourse pour écrire ce livre.

Composition et mise en pages : FACOMPO, LISIEUX

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN NOVEMBRE 2011

N° d'imprimeur :
Dépôt légal : janvier 2012
Imprimé en France